

**LA SIGNORA
FANTASTICI**

PROVERBE DRAMATIQUE.

COMPOSÉE EN 1811.

Germaine de Staël-Holstein (1766-1817)

1821

Texte établi par par Paul FIEVRE novembre 2019

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Novembre 2019. Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement.

**LA SIGNORA
FANTASTICI**

**PROVERBE DRAMATIQUE.
COMPOSÉE EN 1811.**

**À PARIS, Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Librairies, rue de
Bourbon, n°17, à STRASBOURG et à LONDRES, même Maison
de Commerce.**

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1821.

PERSONNAGES

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL, ancien officier suisse.

MADAME DE KRIEGSCHENMAHL, sa femme.

LICIDAS, fils de M. de Kriegschaenmahl.

RODOLPHE, fils de M. de Kriegschaenmahl.

LA SIGNORA FANTASTICI.

ZÉPHIRINE, fille de la Signora Fantastici.

UN COMMISSAIRE, bègue.

La scène est dans une ville de la Suisse allemande.

Nota : Nota. Les rôles de Monsieur de Kriegschenmahl et de Rodolphe doivent être joués avec l'accent allemand ; celui de Madame de Kriegschenmahl, avec l'accent anglais.

Nota : Texte extrait des "Oeuvres complètes de Mme La Bronne de Staël, publiées par son fils (...), Tome Seizième. Paris, Treuttel et Würtz, 1821. pp. 179-214

LA SIGNORA FANTASTICI,

SCÈNE I.

Monsieur et Madame de Kriegschenmahl.

MADAME DE KRIEGSCHENMAHL.

Mon ami, si vous pouviez cesser de fumer cette pipe, vous me feriez grand plaisir, en vérité, grand plaisir. Cela gêne toute l'odeur du thé. La fumée salit ma robe blanche ; en vérité, c'est bien désagréable.

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL.

Que voulez-vous, ma femme, chaque pays a ses usages. En Angleterre, vous buvez de l'eau chaude tout le jour, c'est fade, c'est insipide. La pipe est plus militaire ; elle me rappelle ma jeunesse. Depuis vingt-cinq ans que je suis votre époux, Madame de Kriegschenmahl, ne pouvez-vous donc pas vous accoutumer à moi ?

MADAME DE KRIEGSCHENMAHL.

Il y a vingt-cinq ans que vos coutumes militaires me révoltent.

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL.

Il y a vingt-cinq ans que vos pruderies m'ennuient.

MADAME DE KRIEGSCHENMAHL.

C'est bien honnête.

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL.

C'est bien complaisant.

MADAME DE KRIEGSCHENMAHL.

Quand vous étiez amoureux de moi...

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL.

Quand vous aviez envie de m'épouser...

MADAME DE KRIEGSCHENMAHL.

Je m'amusais bien plus.

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL.

Je m'ennuyais bien moins.

MADAME DE KRIEGSCHENMAHL.

Nous sommes pourtant heureux ensemble.

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL, en baillant.

Oui, bien heureux.

MADAME DE KRIEGSCHENMAHL.

Mais quelquefois j'aurais envie...

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL.

De quoi ?

MADAME DE KRIEGSCHENMAHL.

D'autre chose.

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL.

Que voulez-vous dire, Madame de Kriegschemahl ?

MADAME DE KRIEGSCHENMAHL.

Ne vous fâchez pas, Monsieur de Kriegschemahl ; j'ai une grâce à vous demander. Il y a vingt-cinq ans que nous faisons une partie de whist tous les soirs ; j'aurais envie d'essayer une fois ce jeu français qu'on dit si gai, le reversi : y consentez-vous , mon cher mari ? Je ne me le permettrais pas sans votre approbation.

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL.

Je vous la donne.

MADAME DE KRIEGSCHENMAHL.

Ah que vous êtes bon ! Nous pouvons l'essayer avec nos deux fils.

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL.

Oui, ce sera une partie de famille ; cela fait toujours plaisir. Mais ne vous apercevez-vous pas que depuis quelque temps votre fils chéri, celui que vous avez nommé Lcidas, il y a vingt-quatre ans, à l'occasion de ce roman anglais que vous n'avez pas encore eu le temps de finir ; eh bien ! Lcidas de Kriegschemahl est très rarement à la maison. D'où vient cela ?

MADAME DE KRIEGSCHENMAHL.

Lcidas est trop bien élevé pour, que je me permette de soupçonner sa conduite. Je suis sûre qu'il s'occupe du nouveau Cours d'agriculture qui vient de paraître. Il aime la campagne, la solitude ; il est modeste et timide ; ce n'est pas comme votre caporal de Rodolphe. En vérité, moi qui suis sa mère, il me fait peur quand il me parle.

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL.

C'est un homme de sens que mon fils cadet. Il n'a pas le teint de lis et de rose de votre Lcidas. Il n'est pas fait pour la vie domestique, comme vous et votre fils ; mais il est raisonnable ; et je parierais bien que votre Lcidas ferait plutôt une sottise que Rodolphe.

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Une sottise ! Que voulez-vous dire ? Mon fils, qui n'est jamais sorti de chez moi et qui est résolu à ne pas nous quitter ; tandis que Rodolphe passe sa vie, oserai-je le dire ? Où ? Dans les corps-de-garde. Oui, j'en rougis quand j'y pense.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Et où voulez-vous donc que l'on soit ?

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Auprès de sa mère, Monsieur ; auprès de sa mère.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Y pensez-vous ? Mais voici Lcidas. Qu'a-t-il donc aujourd'hui ?

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Ses cheveux sont tout défaits. Il chancelle en marchant. Mon Dieu ! Lui serait-il arrivé quelque malheur ?

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Ce fils si modeste et si timide se serait-il enivré quelque part ?

SCÈNE II.

**Lcidas, Monsieur et Madame de
Kriegschehmahl.**

LICIDAS, entre en récitant le rôle d'Hippolyte.

Ami, qu'oses-tu dire ?
Toi qui connais mon coeur depuis que je respire ,
Des sentiments d'un coeur si fier, si dédaigneux,
Peux-tu me demander...

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Que vous est-il arrivé, mon fils ? Comme vos regards
sont hardis ! Vous me faites baisser les yeux.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Mon fils, as-tu perdu le bon sens ?

LICIDAS.

Mon père, ma mère, pardon. Mais vous ne savez pas
comme c'est beau ce que je viens de répéter ; vous ne
connaissez pas la signora Fantastici et sa charmante fille
Zéphirine. Que je vous plains !

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

De qui me parles-tu, mon fils ? Ce sont des noms que je
n'ai jamais entendu prononcer, et cependant j'ai bien
roulé le pays quand j'étais jeune.

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Je crains, mon fils, que ces personnes dont tu me parles
ne soient pas une société convenable pour un jeune
homme bien élevé.

LICIDAS.

Ma mère, ce sont deux Italiennes charmantes, la mère et
la fille. Elles sont arrivées depuis quelques jours, et
jamais je ne me suis tant amusé que depuis que je les
connais.

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Que dis-tu, Licidas, amusé ! Est-ce que leur société vaut celle de ta tante Ehrenschwand, chez qui nous allons tous les lundis ?

LICIDAS.

Mille fois mieux, ma mère.

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Mieux que les soirées du jeudi chez ta cousine Cunegonde ?

LICIDAS.

Encore mieux.

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

C'est-il croyable ?

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Tu me persuaderas que l'on s'amuse plus chez elle qu'à ce club où nous fumons par jour quelquefois trois, quelquefois six, quelquefois neuf pipes ?

LICIDAS.

Oui, mon père.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Et qu'est-ce qu'on y fait donc ?

LICIDAS.

On y joue la comédie.

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Ah mon Dieu ! Mais c'est de quoi se perdre. Un jeune homme de vingt-quatre ans jouer la comédie !

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

C'est bon pour une femme de jouer là comédie ; mais un homme doit faire la guerre, toujours la guerre.

LICIDAS.

Mais, mon père, quand on est en paix...

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

C'est égal.

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Je serais bien fâchée que tu fisses la guerre ; c'est beaucoup trop rude pour mon cher fils. Mais jouer la comédie ! En vérité cela fait frémir. Jamais ma mère ni ma grand'mère n'ont rien imaginé de pareil.

LICIDAS.

Si vous voyiez la signora Fantastici, elle vous plairait. Elle est si animée, si vive ! Elle dit des vers, elle chante. Sa fille fait de même, et moi je sais déjà leur répondre ; elles m'ont appris à déclamer comme elles.

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Ah mon Dieu ! Il est perdu !

LICIDAS.

Je veux suivre la signora Fantastici ; je veux aller en Italie avec elle.

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Ah ciel !

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Mais qu'est-ce que c'est donc que cela, Monsieur Licidas ?

LICIDAS.

Mon père, je m'ennuie trop ici : on y dit toujours la même chose, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. Comment vous portez-vous ? dit-on à ma mère. Très bien, répond-elle. - Il fait bien froid aujourd'hui. C'est vrai ; mais l'année dernière, à pareille époque, c'était bien pis. Trouvez-vous ? dit ma vieille cousine. Je suis de votre avis, réplique ma tante. Et le lendemain cela recommence.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Voyez l'impertinent !

LICIDAS.

Mon père nous raconte toujours le même siège. Celui de Troie a duré moins longtemps.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Veux-tu finir ! Si je...

LICIDAS.

La signora Fantastici a tous les jours une idée nouvelle : la musique, les tableaux, la poésie, remplissent et varient sa vie. Mon père et ma mère, je vous demande bien pardon, mais je veux suivre la signora Fantastici.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Ah ! Nous saurons bien t'en empêcher. Mais voilà ton frère Rodolphe qui va te mettre à la raison.

SCÈNE III.

les précédents, Rodolphe.

RODOLPHE.

Bonjour, mon père, comment va la pipe ? Bonjour, ma mère ; comment vont les nerfs ? Je vous plains que vous ayez pareille chose. Moi, je n'ai point de nerfs : j'ai une santé de tous les diables. Et toi, mon frère, je te trouve bien plus gaillard qu'à l'ordinaire. Veux-tu l'enrôler ? Me voilà tout prêt à te faire entrer dans mon régiment.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Sais-tu comment il veut s'enrôler ? C'est dans une troupe de comédiens.

RODOLPHE.

Quoi ? Comédien ! C'est abominable. S'il avait une pareille idée, je lui passerais mon épée au travers du corps. Je ne sais pas trop ce que c'est que de jouer la comédie, mais j'imagine que c'est indigne d'un militaire, et je n'en veux pas entendre parler.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

C'est bien raisonner, cela.

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Tu vois, mon fils, à quoi tu nous exposes ; voilà ton frère qui va passer pour plus sage que toi.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Allons, allons, Madame, ne vous lamentez pas : on va mettre ce garçon-là à la raison. Je vais chercher mon ami le commissaire du quartier, et il fera partir cette signora Fantastici qui met le trouble dans toutes les têtes.

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Mon cher ami, ne soyez pas trop vif.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Ma femme, ayez soin de me contenir ; car, parbleu, quand je m'y mets, je me fais peur à moi-même.

À Rodolphe.

Mon fils, veille sur ton frère, et ne le laisse pas sortir d'ici.

RODOLPHE.

Il suffit, papa.

SCÈNE IV.

Rodolphe, Licidas.

RODOLPHE.

Ah ! Monsieur mon frère, vous faites donc aussi des fredaines, vous que ma mère me citait toujours comme un modèle ? C'est donc à présent moi qui suis votre Mentor ?

LICIDAS.

Que veux-tu, mon frère ? Je croyais qu'il n'y avait que deux manières d'être dans ce monde, comme mon père ou comme ma mère, comme toi ou comme moi, et j'aimais mieux la mienne. Mais depuis que je connais la signora Fantastici, je voudrais bien lui ressembler : viens la voir avec moi.

RODOLPHE.

Moi ! Manquer à ma consigne ! Y penses-tu ? Je reste ici ferme jusqu'au retour de mon père, et je t'empêcherai bien de sortir.

LICIDAS.

Ah, mon Dieu ! Quel ennui ! Si je répétais pendant ce temps les vers que la signora m'a donnés à apprendre C'est la déclaration d'Hippolyte ; mais il faudrait l'adresser à une Aricie. Bon, mon frère est justement à ma droite ; c'est ce qu'il faut. Reste là, Rodolphe, reste là.

RODOLPHE.

Sûrement je reste. Pourquoi me commandes-tu ce que je veux ?

LICIDAS.

Vous voyez devant vous un prince déplorable.

RODOLPHE.

Que dit-il, déplorable ? N'est-ce pas la même chose que pitoyable ? Pourquoi dis-tu cela de toi ? C'est trop modeste.

LICIDAS.

5 Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune ;
Et mes coursiers oisifs...

RODOLPHE.

Mais de quel char, de quels chevaux parles-tu donc ? Tu vas toujours à pied.

LICIDAS.

Laisse-moi tranquille ; c'est dans mon rôle : tais-toi.

RODOLPHE.

Et la princesse, que dit-elle de ton amour ?

LICIDAS.

Ah ! Veux-tu que je t'apprenne la réplique ? Ce serait charmant ; tu me dirais le mot de réclame.

RODOLPHE.

Le mot de réclame ! Quelle diable d'expression que cela ! N'est-ce pas plutôt le mot d'ordre que tu veux dire ? Tous les jours je le dis à la patrouille. Mais qu'est-ce que c'est que cette petite fille qui vient vers nous ? Elle est drôlement habillée ; mais elle est jolie ; oui, par ma foi, elle est jolie !

LICIDAS.

C'est la charmante fille de la signora Fantastici, mademoiselle Zéphirine. Elles auront eu pitié de ma captivité.

SCÈNE V.
Zéphirine, Licidas, Rodolphe.

ZÉPHIRINE.

Bonjour, Licidas.

LICIDAS.

Bonjour, Zéphirine. Où est la signora Fantastici ?

ZÉPHIRINE.

Elle va venir. Elle est restée dans la rue pour choisir dans une boutique des casques et des cuirasses.

RODOLPHE.

Des casques et des cuirasses ! Et que veut-elle en faire ?

ZÉPHIRINE.

La première pièce que nous jouerons sera toute militaire.

RODOLPHE.

Toute militaire ! Ma belle enfant ; et comment vous y prendrez-vous ?

ZÉPHIRINE.

Licidas sera un chevalier ; et vous, pourquoi n'en seriez-vous pas un autre ?

RODOLPHE.

Moi ! Ah, par exemple !

ZÉPHIRINE.

Et pourquoi pas ? Vous croyez peut-être que vous avez mauvaise grâce ?

RODOLPHE.

Non, en vérité, je ne crois pas cela.

ZÉPHIRINE.

Ma mère vous corrigera.

RODOLPHE.

Et de quoi, Mademoiselle, s'il vous plaît ?

ZÉPHIRINE.

De marcher tout droit devant vous, comme vous faites ;
d'être raide, gauche.

RODOLPHE.

Mademoiselle, je veux rester comme je suis.

ZÉPHIRINE.

Monsieur, vous avez tort. Tenez, votre frère avait l'air
d'un niais.

RODOLPHE.

Oh ! Cela est vrai.

ZÉPHIRINE.

Eh bien ! À présent il a l'air dégagé.

RODOLPHE.

Pas trop encore.

ZÉPHIRINE.

Cela viendra. Mais voyons ce qu'on pourrAit faire de
vous.

RODOLPHE.

Rien.

ZÉPHIRINE.

Quoi ! Vous vous en tiendriez aux personnages muets,
vous voudriez faire les gardes dans le fond du théâtre ?

RODOLPHE.

Non, mademoiselle.

ZÉPHIRINE.

Vous voudriez peut-être seulement jouer l'ours dans les
Chasseurs et la Laitière ?

RODOLPHE.

Mademoiselle....

ZÉPHIRINE.

Un des amis de maman a cet emploi-là ; il ne vous le cédera pas.

RODOLPHE.

Mademoiselle, je ne veux rien jouer, rien jouer du tout ; entendez-vous ?

ZÉPHIRINE.

Pas possible ! Qu'est-ce que vous feriez donc ?

RODOLPHE.

Ce que je ferais ? Parbleu, je ferAis ce que je suis, le capitaine Rodolphe Kriegschemahl.

ZÉPHIRINE.

Voilà qui est bien ; ma mère est aussi la signora Fantastici ; moi, Zéphirine Fantastici ; mais il faut bien être bon à quelque chose. Mon emploi, c'est celui des jeunes premières ; et vous, Monsieur, le croiriez-vous ? Je pense assez bien de vous, pour vous donner le rôle de Renaud dans Armide.

LICIDAS.

Ah, Zéphirine ! Y pensez-vous ? C'est le mien.

ZÉPHIRINE.

Laissez faire, laissez faire ; il faut attirer les débutants. Le rôle vous reviendra.

RODOLPHE.

Renaud et Armide, qu'est-ce que c'est que cela ? N'y a-t-il pas quelqu'un que cela regarde dans notre société ? Je ne veux choquer personne.

ZÉPHIRINE.

Non, je vous l'assure ; soyez tranquille. Mais voyons ; essayez.

RODOLPHE.

Cet enfant m'amuse ; je veux bien jouer avec elle.

ZÉPHIRINE.

Otez vos grosses bottes.

RODOLPHE.

Je ne les quitte jamais, pas même la nuit.

ZÉPHIRINE.

Otez-les toujours.

RODOLPHE.

Je le veux bien ; mais j'aurai froid à la jambe.

ZÉPHIRINE.

Otez votre sabre.

RODOLPHE.

Mademoiselle !

ZÉPHIRINE.

Vous le reprendrez.

RODOLPHE.

À la bonne heure. On peut quitter son sabre pour badiner.

ZÉPHIRINE.

Je voudrais que vous pussiez raser vos moustaches.

RODOLPHE.

Ah ! Cela non, par exemple ; c'est contre l'ordonnance.

ZÉPHIRINE.

Mais quand il faudra que je vous mette une couronne de roses sur la tête, comment cela ira-t-il avec vos moustaches ?

RODOLPHE.

Oh ! C'est vrai, que cela ira mal, et ce pendant j'aime les roses : après la fumée du tabac, c'est la meilleure odeur que je connaisse.

ZÉPHIRINE.

Ayez l'air endormi.

RODOLPHE.

Je dors quelquefois, souvent même; mais je ne sais pas avoir l'air endormi. Faut-il fermer les yeux pour cela ?

ZÉPHIRINE.

Oui, sans doute ; je viens pour vous tuer pendant votre sommeil.

RODOLPHE.

Alors, Mademoiselle, rendez-moi mon sabre ; car enfin cela n'est pas juste.

ZÉPHIRINE.

Votre figure me plaît, me touche, et, prête à vous frapper, je laisse tomber le poignard.

RODOLPHE.

Ah ! C'est charmant cela. Si ma figure vous plaît, puis-je vous embrasser ?

ZÉPHIRINE.

Ah non !

RODOLPHE.

Tant pis.

ZÉPHIRINE.

Vous vous réveillez.

RODOLPHE.

Je suis éveillé.

ZÉPHIRINE.

Vous vous levez.

RODOLPHE.

Me voici debout.

ZÉPHIRINE.

Ah ! Pas comme cela. Il faut que vos mouvements soient doux, arrondis.

RODOLPHE.

Mais mon habit est si serré que je ne puis remuer les bras que pour faire l'exercice.

ZÉPHIRINE.

L'exercice ! Quelle horreur ! Otez votre habit et mettez
mon schall à la place.

| Schall : châle.

RODOLPHE.

Votre schall ! Qu'est-ce que cela signifie, petite sorcière ?

ZÉPHIRINE.

Obéissez.

RODOLPHE.

Mais voyez donc ! Elle me parle comme mon général.

ZÉPHIRINE.

Je le suis, votre général. Vous êtes des nôtres.

RODOLPHE.

Moi ! Je ne suis pas engagé ; je n'ai pas signé mon
enrôlement.

ZÉPHIRINE.

Dancez avec moi ; tenez le bout de ce schall. Allons,
tournez.

Rodolphe danse avec Zéphirine. Lcidas les regarde en riant.

RODOLPHE.

Mon frère, tu ris. Attends, je vais...

Il s'embarrasse dans le schall, et tombe par terre.

Ah ! Maudit schall !

*La porte s'ouvre ; Monsieur et Madame de Kriegschemahl entrent
avec le Commissaire.*

SCÈNE VI.
les précédents ; Monsieur et Madame de
Kriegschenmahl, le Commissaire.

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Mon fils, dans quel état vous êtes ! Votre frère se serait-il battu avec vous ?

LICIDAS.

Non, ma mère, c'est la signora Zéphirine qui lui faisait répéter une leçon de danse : elle était Armide ; il était Renaud.

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL.

Mon fils, je n'aurais jamais cru cela de toi.

RODOLPHE.

Ni moi non plus.

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL.

Enfin tout cela va finir.

LE COMMISSAIRE.

Oui... oui, tout... tout cela va finir.

LICIDAS.

Ah ! Voici la signora Fantastici.

Armide est un personnage de la Jérusalem délivrée du poète Le Tasse et le rôle titre d'un opéra de Jean-Baptiste Lully de 1686.

SCÈNE VII.

Les précédents ; La Signora Fantastici.

ZÉPHIRINE.

Ah ma mère ! Je suis bien aise de te voir. Il y a ici un trouble terrible.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Est-ce que le dénouement approche ? Mais il n'est pas assez préparé. Mon cher Licidas, présentez-moi à Monsieur votre père et à ma dame votre mère. Je serai charmée de les connaître.

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL.

Moi ! Cela me fait très-peu de plaisir.

MADAME DE KRIEGSCHENMAHL.

Et moi, Madame, j'aurais souhaité que l'obscurité de notre vie nous épargnât tout ce bruit.

LA SIGNORA FANTASTICI, à Licidas.

J'entends. L'un est dans le genre brusque, comme qui dirait le Bourru bienfaisant, les emplois d'oncle et de tuteur ; à l'autre, les prudes, ce sont des rôles aisés ; mais l'un a un accent allemand et l'autre un accent anglais, qui font très bien , mais très bien.

LICIDAS.

Signora, contentez-vous des fils, et n'essayez pas d'emmener le père et la mère ; cela ne se peut pas.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Qui vous a dit que cela ne se pouvait pas ? Il ne s'agit que d'arracher les hommes à leurs habitudes. Il faut leur faire sentir l'intérêt d'une vie nouvelle, l'insipidité de la leur. Il faut réveiller leur amour-propre, exciter leur imagination, et ils sont à nous.

MONSIEUR DE KRIEGSCHENMAHL.

Allons, Monsieur le Commissaire, faites votre devoir.

LE COMMISSAIRE.

Madame, je suis... is chargé...

LA SIGNORA FANTASTICI.

De quoi ?

LE COMMISSAIRE.

De vous ordonner.

LA SIGNORA FANTASTICI.

De m'ordonner ! Et vous tremblez... Ce n'est pas de ce ton-là que l'on commande.

LE COMMISSAIRE.

De quitter la ville à l'instant.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Moi ! Et de quel droit, je vous prie ?

LE COMMISSAIRE.

Co...omment de quel droit ? Ne suis-je pas Commissaire du quartier ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Oui ; mais il n'y a que le bailli qui puisse accorder ou refuser une permission de séjour ; et le bailli me rend justice ; il aime les arts, il aime la poésie. Prenez garde qu'il ne vous destitue pour avoir empiété sur ses droits.

LE COMMISSAIRE.

C'est vrai ce qu'elle dit, la si... ignora. C'est si triste d'être subalterne ! J'espérais être nommé bailli à la dernière élection ; mais la cabale m'en a em... empêché.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Savez-vous ce qui est cause que vous n'avez pas été nommé ?

LE COMMISSAIRE.

Non ; mais il m'a paru que le public en était in... indigné.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Oui, une indignation calme ; mais je vous dirai, moi, que c'est votre difficulté de parler qui en a été la cause.

LE COMMISSAIRE.

Oui, c'est vrai : j'ai un... un peu de difficulté à parler ;
mais ma mère m'a dit que cela me donnait de la grâce.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Madame votre mère a sûrement raison ; mais d'être bègue
nuit beaucoup pour haranguer en public.

LE COMMISSAIRE.

Et que faut-il faire pour m'en co... orriger ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Jouer la comédie.

LE COMMISSAIRE.

Moi ! Jouer la comédie !

LA SIGNORA FANTASTICI.

Un rôle de bailli.

LE COMMISSAIRE.

Un rôle de bailli !

LA SIGNORA FANTASTICI.

Deux fois par semaine, vous serez bailli pendant trois
heures.

LE COMMISSAIRE.

Le conseil municipal ne s'assemble qu'u...une fois.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Ainsi vous serez donc deux fois plus bailli sur mon
théâtre que sur le vôtre.

LE COMMISSAIRE.

Porterai-je la même robe ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

La même.

LE COMMISSAIRE.

Et l'on m'obéira ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Mieux qu'on ne vous obéirait.

LE COMMISSAIRE.

Et s'il y avait des émeutes ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Avec quatre vers alexandrins vous les calmeriez...

LE COMMISSAIRE.

Quatre vers a... alexandrins ! Cela expose-t-il la vie d'un honnête homme ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Pas du tout, pas même celle d'un mauvais poète.

LE COMMISSAIRE.

Mais c'est charmant cela ! Deux fois par semaine, bailli ; une belle robe, du pouvoir, et point de danger. Signora, je suis à vous.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Passez de ce côté ; vous, capitaine Rodolphe, vous ne quitterez pas ma fille.

RODOLPHE.

Non sûrement, signora : c'est mon Armide. Si je vais en Italie avec elle, je serai toujours Renaud, n'est-ce pas ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Oui, sans doute. Néanmoins vous vous prêterez quelquefois au rôle de Sacripant. Il faut être complaisant dans les troupes de société.

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Mon mari, qu'allons-nous devenir ? Nos enfants vont nous quitter. Nous resterons tête-à-tête. Ah que c'est triste !

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Madame de Kriegschemahl, que nous dirons-nous quand nous serons seuls ?

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Ce que nous nous sommes déjà dit, mon cher époux.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Ah ! Je ne le sais que trop. Essayons de fléchir la signora Fantastici. - Madame, ne m'enlevez pas mes deux fils, la consolation de ma vieillesse...

LA SIGNORA FANTASTICI.

C'est juste ; vous devez être un excellent père.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Ah ! Elle commence à entendre raison.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Oui, père de comédie.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Comment, Madame !...

LA SIGNORA FANTASTICI.

Si vous voulez, vous ferez les pères nobles.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Les pères nobles ! Mais certainement. Les Kriegschenmahl sont gentilshommes de père en fils.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Comment ! Vos ancêtres ont tous joué la comédie ?

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Que voulez-vous dire, Madame ? Prétendez-vous m'offenser ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Non ! Assurément ; mais j'emmène vos fils avec moi. Ils me plaisent ; je perfectionnerai leur éducation. Le cadet jouera les héros ; l'aîné les rôles tendres : l'un deviendra plus ferme, l'autre plus doux, et dans dix ans d'ici je vous les renverrai charmants.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Ah ! Madame, que faut-il faire pour ne pas me séparer d'eux ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Écoutez. Je suis bonne personne : je n'aime à faire de la peine à qui que ce soit ; mais je veux qu'on respecte en moi les droits de la poésie. Plus de prose, Monsieur, plus de prose dans cette maison.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Quoi ! Madame, je ne pourrai pas commander mon dîner en prose, à Madame de Kriegschenmahl ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

La poésie ne consiste pas dans les vers, mais dans l'amour des beaux-arts, dans l'enthousiasme et l'imagination qui élèvent l'âme et l'esprit. Elle proscrie tous les sentiments étroits, vulgaires, illibéraux, sous le poids desquels vous avez passé votre vie. Écoutez-moi : je veux donner une fête à une personne charmante que la maladie retient chez elle, et qui supporte ses souffrances avec un admirable courage : voilà de la poésie, par exemple, de la vraie poésie. Voulez-vous prendre un rôle dans la pièce que nous voulons représenter devant elle ?

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Y pensez-vous, Madame ? Moi !

LA SIGNORA FANTASTICI.

On y fera le siège d'une ville.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Un siège ! Et croyez-vous que ma goutte ne m'empêchera pas de monter à l'assaut ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Nous aurons soin que les remparts soient de plein-pied.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Et prendrai-je la ville ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Sans doute.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Ah, quel plaisir pour moi, qui ai toujours été battu !

LA SIGNORA FANTASTICI.

Vous voyez bien que la comédie répare les torts du destin. Et vous, Madame de Kriegschenmahl, nous vous prions d'accepter dans notre pièce le rôle d'une femme respectable.

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Et pourquoi donc respectable ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Pardonnez, je croyais...

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Pensez-vous donc que si l'on se parait, l'on ne serait pas aussi agréable qu'une autre ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Eh bien ! Madame, jouez les grandes coquettes ; j'abdique, et je vous les donne.

MONSIEUR DE KRIEGSCHEHMAHL.

Comment donc, Madame de Kriegschemahl...

MADAME DE KRIEGSCHEHMAHL.

Cher époux, contenez ces transports jaloux ; je serai coquette seulement dans la comédie : partout ailleurs... vous me connaissez.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Maintenant donc nous voilà tous contents, et nous allons célébrer dignement le triomphe de la poésie sur la prose.

FIN

À PARIS, Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Librairies, rue de Bourbon, n°17, à STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].